

16 Sport

Sofia Gonzalez, d'égale à égale

TOKYO 2020+1 La remarquable Messagère de la Fête des Vignerons disputera deux épreuves aux Jeux qui débutent le 24 août. A 20 ans, la Vaudoise ne considère plus sa prothèse comme un frein à ses ambitions mais comme un passeport vers ses rêves

LIONEL PITTET
@lionel_pittet

L'enfant se lève, tâtonne, chute, marche et puis finit par courir au bout d'un processus dont la magie ne suffit pas à imprégner ses propres souvenirs. Qui se souvient de ses premières foulées? Personne. Sinon quelques privilégiés dont Sofia Gonzalez.

«J'ai voulu courir vite immédiatement, mais c'est quelque chose qui demande un peu de patience, s'amuse la jeune femme. Je suis tombée plein de fois! Exactement comme si j'avais appris en étant bébé...» Sauf qu'elle avait déjà 15 ans. Née avec une malformation à la jambe droite, elle fut jusqu'à l'adolescence privée de «cette incroyable sensation de liberté».

Cinq ans plus tard, la Vaudoise participera aux Jeux paralympiques de Tokyo. Elle prendra part aux épreuves du 100 mètres et du saut en longueur dans la catégorie T63, réservées aux athlètes amputés au-dessus du genou.

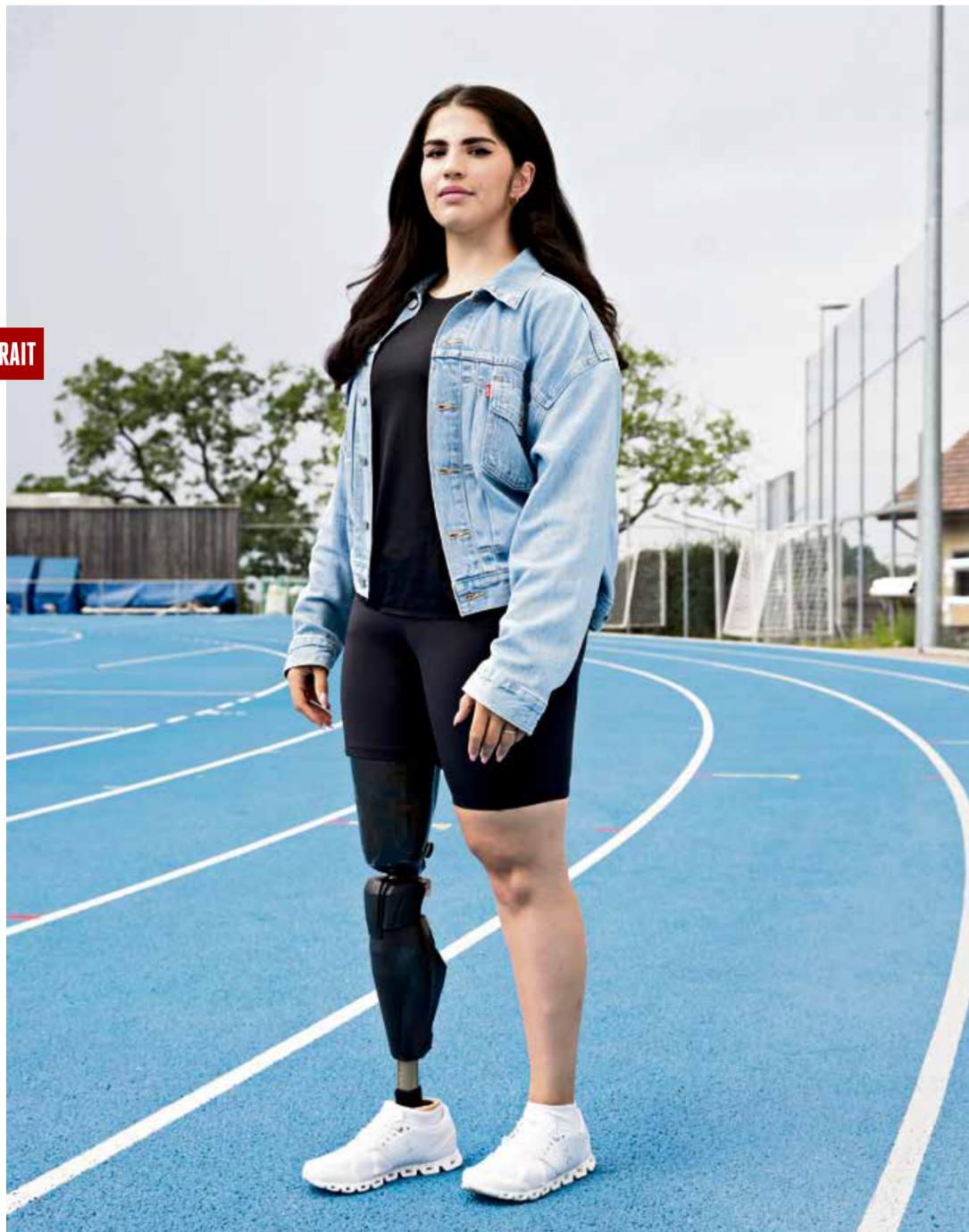
Perspectives inversées

Depuis la voiture qui l'emmène à l'aéroport de Zurich, elle ne témoigne que d'un petit regret, celui de devoir voyager seule en raison des restrictions liées à la pandémie. A côté d'elle, sa mère dit sa «tristesse» mais se réjouit déjà de Paris 2024. Sofia Gonzalez, elle, est tout à son excitation. «C'est un rêve qui se concrétise», dit la bienheureuse.

Depuis sa naissance en 2001, elle s'entend dire que sa situation ne doit pas être facile à vivre. Que quand même, elle n'a pas de chance. Rien à voir avec l'image qu'elle se fait d'elle-même. Elle a les idées claires, la conversation franche et des perspectives enthousiasmantes. Il y a le sport de haut niveau. Les études qu'elle va entamer à l'université, où un cursus en marketing et communication semble taillé pour son entree. Et puis ses interventions dans les écoles, où les gosses l'écoutent attentivement... avant de lui dire qu'ils aimeraient être comme elle. Sourire, forcément. «Je ne souhaite à personne de naître avec un handicap, lance-t-elle. Mais voir les choses sous cet angle, ça change un peu.»

Aujourd'hui, Sofia Gonzalez a conscience que son histoire peut inspirer. Qu'en la racontant, elle a la possibilité de servir une cause plus grande qu'elle: l'acceptation et la valorisation des situations de handicap. Par la société, et par ceux qui les vivent.

Cela n'a pas toujours été évident pour elle. «Je suis née comme ça, je ne me suis jamais connue avec deux jambes et j'imagine que ce n'est pas



PORTRAIT

la même chose d'en perdre une, par exemple par accident, lance-t-elle. Mais même: quand j'étais petite, j'étais très timide vis-à-vis de ma situation. Je cachais ma prothèse. Jusqu'à l'adolescence, on veut ressembler aux autres car on pense que c'est ainsi qu'on sera accepté.»

Sa différence, alors, est sa «faiblesse». Elle deviendra sa «force» en apprenant à courir.

En 2016, elle participe à une *running clinic*, un week-end organisé

par une marque allemande de prothèses pendant lequel des non-athlètes peuvent essayer des lames de carbone dédiées au sport. C'est une révélation. L'achat a un coût: environ 12 000 francs pour l'appareillage complet, des frais auxquels l'assurance invalidité ne participe pas. Les parents Gonzalez et les premiers sponsors permettent toutefois à Sofia de s'équiper. L'année d'après, elle commence l'athlétisme au sein du CA Riviera.

L'adolescente a toujours été sportive: elle a pratiqué l'équitation, la danse, le tennis et elle skie toujours. Mais elle se découvre une passion pour la course à pied. Elle progresse vite. Participe aux Championnats d'Europe 2018 à Berlin et se classe quatrième sur 100 mètres, puis aux Mondiaux 2019 à Doha où elle termine cinquième. Swiss Paralympic en fait sa «newcomer de l'année» et la marque de prothèses Ottobock, une ambassadrice impliquée dans

la recherche et le développement de nouveaux modèles.

«Tout à coup, ma prothèse n'était plus quelque chose que je voulais cacher, lance la jeune femme. Elle me permettait de réaliser de belles performances, de voyager, de rencontrer des personnes incroyables! J'ai cessé de la voir comme un outil. C'est vraiment une partie de moi-même.»

En réalité, Sofia Gonzalez a plusieurs prothèses. Celle qu'elle

utilise au quotidien, dite «de marche», est plus confortable et elle est pourvue de capteurs électroniques qui rendent ses déplacements fluides. Et puis il y a celles de sport, au pluriel: un modèle plus souple pour le 100 mètres, un autre plus rigide pour le saut en longueur, conférant tous les deux «un effet rebond, kangourou, trampoline» aux appuis au sol... mais pas du tout adaptés pour se promener.

La Messagère

Ces condensés de technologie ne passent pas inaperçus, ni au club d'athlétisme, ni en compétition, ni au sein de l'école privée où elle a obtenu sa maturité fédérale en sport-études. Partout, elle se mêle aux «valides». «Au début, tout le monde est surpris, curieux, et puis chacun s'habitue. Rapidement, les autres ne font plus attention à ma prothèse et me considèrent d'égal à égal. Aujourd'hui, je reçois énormément de messages de mes amis qui sont très fiers de me savoir aux Jeux paralympiques.»

«Tout à coup, ma prothèse n'était plus quelque chose que je voulais cacher»

SOFIA GONZALEZ

Elle les aborde avec une certaine ambition. En juin, elle s'est emparée de la médaille de bronze du 100 mètres aux Championnats d'Europe. Le chef de mission de Swiss Paralympic, Roger Getzmann, l'a sélectionnée en constatant qu'«elle se rapproche peu à peu de l'élite mondiale». L'intéressée, qui se projette sur Paris 2024 et Los Angeles 2028 avec l'ambition de «faire avancer le mouvement paralympique», se sait attendue.

De là à parler de pression... Ce n'est pas la première fois qu'elle se retrouve en pleine lumière. En 2019, elle fut l'une des vedettes de la Fête des Vignerons dans le rôle du Messager boiteux, rebaptisé pour elle «Messagère»... tout court. Eh, après tout elle ne boite pas! De l'expérience veveysanne, elle garde une aisance évidente face aux questions des journalistes, et surtout le souvenir de ces enfants qui regardent sa «jambé bionique» sans crainte mais avec une certaine admiration. «comme si j'étais un robot super puissant», se marre-t-elle. Oui, Sofia Gonzalez se sent bien privilégiée. ■

Sofia Gonzalez: «Je suis née comme ça, je ne me suis jamais connue avec deux jambes.» (ANNE-LAURE LECHAT)

Des Jeux paralympiques sans public, pas sans écho

RETOURS Il n'y aura pas de supporters sur place, mais probablement plus de téléspectateurs que jamais pour l'événement reporté d'une année. Les délégations nationales, elles, sont moins nombreuses que lors des précédentes éditions

Le Comité international paralympique (CIP) a longtemps espéré une embellie de la situation sanitaire japonaise, qui aurait permis aux Jeux paralympiques de se dérouler en présence de spectateurs. Las, dans la foulée des JO, les cas de covid ont continué d'augmenter pour franchir la barre des 20000 contaminations quotidiennes au niveau national.

La semaine dernière, l'implacable verdict est tombé. Du 24 août au 5 septembre, l'événement se déroulera, comme son cousin olympique avant lui, dans un huis clos quasi

complet. Seuls des écoliers pourront encourager les 4400 athlètes engagés.

L'absence de public aura «un impact que nous ne pouvons pas minimiser», reconnaît le président du CIP Andrew Parsons dans un entretien accordé à l'AFP. Néanmoins, il est convaincu que «la portée de ces Jeux sera incroyable». L'édition 2016, organisée à Rio de Janeiro, avait cumulé 4,1 milliards de téléspectateurs. La suivante pourra compter sur un nombre de diffuseurs revu à la hausse, qui permet d'escompter un nouveau record. «Nous toucherons plus de nations et plus de gens que jamais par le passé», estime le dirigeant.

Un message au monde

Jamais le gouvernement japonais n'a remis en cause le déroulement de l'événement. Les athlètes devront se plier à des mesures de prévention extrême-

ment strictes, comme les participants aux JO ont dû le faire, avec notamment des tests de dépistage quotidiens et des déplacements réduits au minimum. Mais «la leçon principale [des JO] est que nous pouvons organiser les Jeux de manière sûre», affirme Andrew Parsons, attaché à «protéger la société japonaise autant que nos sportifs» et à «ne pas relâcher la vigilance».

Les responsables des Jeux olympiques ont signalé 544 cas positifs parmi les sportifs, les membres du personnel et les représentants des médias, mais ils ont affirmé que rien ne permettait de relier ces cas à la contamination de la population locale.

«Je pense que la population nipponne sera fière», ajoute le président du CIP, car «elle organise un événement qui va changer le monde. La pandémie a mis en lumière, dans différentes sociétés, certaines inégalités

envers les personnes handicapées. C'est maintenant qu'elles ont le plus besoin que leurs voix soient entendues. Les Jeux paralympiques sont le seul événement mondial qui les mette au centre de l'attention.»

Vingt athlètes suisses

Au niveau du programme, les deux disciplines introduites en 2016 (paratriathlon et paracanoe) ont été confirmées, tandis que le parabadminton et le parataekwondo font leur apparition. En revanche, la voile et le football à 7 ont été supprimés.

La participation, elle, accuse le coup de la pandémie. Le Comité international paralympique compte plus d'antennes nationales que jamais (182) mais seules 133 ont monté une délégation pour Tokyo. C'est plus qu'à Sydney en 2000, mais moins que lors de toutes les éditions suivantes. Il y a cinq ans, 159 nations étaient représentées en

plus d'une équipe de réfugiés (reconduite cette année au Japon).

Les couleurs de la Suisse, elles, seront portées par 20 athlètes, dont 13 femmes et 7 hommes, répartis dans 7 des 22 sports au programme. Selon Roger Getzmann, chef de mission de Swiss Paralympic, envisager une moisson de six médailles «ne serait pas irréaliste». «Ce chiffre serait plus ou moins équivalent au total de Rio en 2016 (5), mais moins élevé que celui de Londres en 2012 (13)», note l'instance dans un communiqué, qui relève «une professionnalisation très marquée au niveau mondial».

Plus féminine que masculine, la délégation helvétique couvre en outre un large spectre générationnel. Le benjamin Leo McCrea, nageur de 17 ans, a 46 ans de moins que le doyen Heinz Frei, cycliste de 63 ans. Il n'y a pas d'âge pour être excité à l'idée d'une telle aventure. ■ L. PT